

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Alg. N° 8.79

L'Album Musical

JOURNAL MUSICAL ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

VOLUME DEUXIEME

MONTREAL:

A. FILIATREULT & CIE, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

25, RUE SAINT-GABRIEL, 25

1883

TABLE DES MATIÈRES.

ORGUE.

		PAGES
ALLEGRETTO.....	<i>Lemmens</i>	52
ALLEGRETTO.....	<i>Widor</i>	68
COMMUNION.....	<i>Batiste</i>	118
GRANDE MARCHÉ.....	<i>St-Saëns</i>	175
PRÉLUDE.....	<i>Mendelssohn</i>	8
PRÉLUDE.....	<i>Lefébure-Wély</i>	24

PIANO.

BERCEUSE DES CLOCHES.....	<i>Schubert</i>	187
CANZONETTA.....	<i>Dussek</i>	149
CLOCHETTES DE MAI.....	<i>Biehl</i>	170
CONSOLATION.....	<i>Mendelssohn</i>	64
DANSE ÉTHIOPIENNE.....	<i>Léo Delibes</i>	178
FANTAISIE.....	<i>Burgmüller</i>	42
GIGUE.....	<i>Handel</i>	1
IMPROMPTU.....	<i>Chopin</i>	26
MODERATO (Sonate en sol maj.).....	<i>Grazioli</i>	75
REGRETS (les).....	<i>Kalkbrenner</i>	97
RÊVE CHARMANT.....	<i>Gaston de Lille</i>	126
SONATE.....	<i>Haydn</i>	10
SONATINE op. 36.....	<i>Clementi</i>	33
SONATINE op. 38.....	<i>Clementi</i>	132
VALSE-FANTASIA.....	<i>Bertini</i>	84

CHANTS RELIGIEUX.

AVE MARIA (Duo).....	<i>Mozart</i>	46
AVE MARIA.....	<i>Schubert</i>	70
AVE MARIA.....	<i>Spohr</i>	161
NOËL.....	<i>Gounod</i>	188
SANCTUS (Messe en ut).....	<i>Gounod</i>	102

ROMANCES ET CHANSONNETTES.

AIR DE WOLFRAM (Tannhäuser).....	<i>Wagner</i>	145
AMOUR (1 ^o) FAIT SON NID.....	<i>Faure</i>	40
BONSOIR MAMAN.....	<i>Tosti</i>	120
CARCASSONNE.....	<i>Nadaud</i>	4
CHANSON DU MATIN.....	<i>Schumann</i>	168
CŒUR (le) ET LA MAIN.....	<i>Lecocq</i>	49
CONNAIS-TU LE PAYS (Mignon).....	<i>A. Thomas</i>	78
DAME JEANNE.....	<i>Gust. Smith</i>	22
DERNIÈRES VOLONTÉS.....	<i>Gounod</i>	122
DEUX (les) GRENADIERS.....	<i>Schumann</i>	155
DI PROVENZA (Traviata).....	<i>Verdi</i>	184
FILLE (la) DU TAMBOUR MAJOR (Duo).....	<i>Offenbach</i>	113
FLEURS ET PLEURS.....	<i>Et. Arnaud</i>	147
GUIDE AU BORD TA NACELLE.....	<i>Meyerbeer</i>	108
HENRI VIII... (Air).....	<i>Saint-Saëns</i>	65

L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

CHS LABELLE, REDACTEUR

NUMERO 1

MONTRÉAL, JANVIER 1883.

VOLUME II

Premier de l'An

VOIX SAINTES

Aux abonnés de l'ALBUM MUSICAL

Le lourd battant de fer bondit dans l'air sonore,
Et la bronze en rumeur ébranle ses essieux...
Volez, cloches, grondez, clamez, tonnez encore,
Chantez paix sur la Terre, et gloire dans les Cieux!

Sous les dômes ronflants des vastes basiliques,
L'orgue répand l'écho de ses accords puissants...
Montez vers l'Eternel, beaux hymnes symboliques,
Montez avec l'amour, la prière et l'encens!

Enfants, le doux Jésus vous sourit dans ses langes :
A vos accents joyeux laissez prendre l'essor ;
Lancez vos clairs Noël : là-haut les petits anges,
Pour vous accompagner, penchent leurs harpes d'or.

Blonds chérubins chantant à la lueur des cierges,
Cloche, orgue, bruits sacrés que le ciel même entend,
Sainte musique enfin, gardez chastes et vierges,
Pour ceux qui ne croient plus, les légendes d'antan!

Et quand de l'an nouveau l'heure sera sonnée,
Sombre airain, chœurs naïfs, claviers harmonieux,
Pour offrir au Très-Haut l'aurore de l'année,
Orgue, cloches, enfants, chantez à qui mieux mieux!

LOUIS FRÉCHETTE.

Montréal, 25 décembre 1882.

L'ÉTUDE DE LA MUSIQUE

On attache généralement peu d'importance à l'étude de la musique au Canada. Les personnes qu'on est convenu d'appeler les gens sérieux s'occuperont bien d'une course de chevaux, d'une partie de balle, d'une course à la ramé,

ou même d'une course à la raquette; mais parlez leur de donner un peu d'attention à l'art divin de la musique, à cette science toute d'agrément, et vous les voyez aussitôt hausser dédaigneusement les épaules et vous rire au nez: "Comment! vous disent-ils, nous, des hommes sérieux, perdre notre temps à une chose aussi futile que la musique? Allons donc! vous plaisantez!"

Nous plaisantons si peu que nous allons en quelques mots tâcher de prouver à ces grands personnages qu'ils sont dans l'erreur, et que non-seulement l'étude de la musique est plus importante qu'on ne le croit généralement, mais qu'il existe encore pour chaque individu une obligation morale de s'initier aux secrets de cette langue des dieux, en autant que ses moyens et les circonstances le lui permettent. Il va sans dire que nous faisons une exception pour ces pauvres déshérités de la nature chez qui on rencontre un manque absolu d'instinct ou de goût musical; mais ces cas sont excessivement rares.

Nous soutenons donc qu'on doit étudier la musique, et voici les raisons que nous apportons à l'appui de notre thèse:

Parmi tous les êtres sortis de la main du Créateur, l'homme seul jouit de cette faculté de percevoir, d'émettre, et de coordonner les sons de manière à produire les sensations les plus agréables et les plus variées. On trouve bien dans la nature certains bruits plus ou moins poétiques, et qui charment nos oreilles, tels que le gazouillement de l'oiseau, le murmure du ruisseau qui roule à travers la prairie ses flots harmonieux, le bruissement du feuillage au souffle parfumé de la brise du soir, mais tout cela n'est pas de la musique dans le vrai sens du mot. Dieu a voulu que l'homme fut le seul à posséder cette merveilleuse aptitude; il en a fait l'apanage exclusif de sa créature de prédilection, et ne serait-ce pas manquer de reconnaissance envers lui que de négliger le développement de cette faculté? Cette grande marque de bonté de la part du Créateur n'implique-t-elle pas pour nous l'obligation de l'en remercier? Et comment pourrions-nous le faire autrement que par un travail sérieux? Il est incontestable, et personne ne niera qu'envisagée de cette manière, l'étude de la musique ne soit pour chacun de nous un devoir sacré qu'on doit accomplir religieusement.

D'un autre côté, si l'on convient de la nécessité de l'éducation—et ceci ne fait de doute pour personne—on est forcé d'admettre l'étude de la musique comme indispensable. En effet, parmi toutes les études auxquelles on se livre dans un cours classique, il n'en est pas une seule qui offre autant de moyens d'ouvrir l'intelligence que celle qui nous occupe. Elle force l'élève à cultiver sa mémoire, elle

captive son attention, et lui enseigne à la fois la synthèse et l'analyse. En un mot, elle constitue une espèce d'exercice gymnastique, si je puis m'exprimer ainsi, tant pour la faculté de percevoir que pour celle de raisonner. L'étude de la musique est donc un puissant moyen de développer l'intelligence, et on ne doit pas le négliger.

En troisième lieu, notre nature a un impérieux besoin de distractions et d'amusements. "La corde de l'arc, on l'a dit souvent, ne doit pas toujours être tendue." Il en est de même pour notre âme, qui, comme le corps, a besoin de se revivifier de temps en temps dans un repos réparateur. La musique ne nous offre-t-elle pas tout ce qu'il faut pour cela? N'est-elle pas une source de délassements et de jouissances infinis? De plus, la musique donne à l'âme une délicatesse plus exquise; elle l'élève au-dessus des tristes réalités dans les régions lumineuses et pures de l'idéal. Laissez donc de côté, *ô gens sérieux*, ces amusements frivoles et indignes de vous dont je parlais au commencement de cet article, étudiez un peu la musique, mettez-vous en état de pouvoir en apprécier toutes les beautés, et vous aurez trouvé la véritable distraction dont vous avez besoin.

Enfin, nous ajouterons un dernier mot pour ceux qui ne trouveraient pas suffisantes les raisons que nous venons de donner, et nous leur dirons que pour se tenir dans le mouvement progressif qui s'opère, ils doivent posséder au moins quelques connaissances de musique. Nous ne prétendons pas que tous doivent devenir des chanteurs ou des exécutants, oh! non, nous croyons au contraire que ceux-là sont trop nombreux, mais nous maintenons qu'il faut avoir quelques notions de musique pour goûter les œuvres des grands maîtres, et pour en parler d'une façon convenable. S'il en était ainsi, nous verrions disparaître peu à peu tous ces *connaisseurs*, qui ne craignent pas de donner leur opinion sur tous et sur tout, et qui vont même jusqu'à faire de la critique musicale sans savoir le premier mot de ce qu'ils disent.

Secouons donc l'apathie qui nous laisse croupir dans l'ignorance; consacrons quelques-uns de nos loisirs à l'étude de cette science si belle, et faisons-nous un devoir d'y initier nos enfants. Ceux-ci y trouveront un immense avantage, et nous en retirerons des jouissances qui compenseront amplement le léger travail que nous nous serons imposé.

NOTRE FEUILLETON

Ainsi que nous l'avons promis, nous commençons à publier aujourd'hui un feuilleton qui, nous en sommes certains, sera suivi avec beaucoup d'intérêt par tous nos lecteurs.

L'Abbé Constantin, dû à la plume élégante et facile de M. Ludovic Halévy, est tout simplement un petit chef-d'œuvre de style et de sentiment, et la mère pourra sans crainte en permettre la lecture à ses enfants.

LETTRE PARISIENNE

PARIS, 30 Décembre 1882.

Mon cher Monsieur,—

Avec l'année qui va commencer, vous allez entrer dans la seconde année d'existence de L'ALBUM MUSICAL; recevez à cette occasion tous mes souhaits, pour que votre œuvre, si utile, devienne de jour en jour plus prospère, et qu'elle soit bientôt une publication très répandue et bien connue.

Ici je m'emploie à la populariser. Je l'ai montrée à plusieurs éditeurs et compositeurs, qui suivent ses progrès avec intérêt, et qui ne m'adressent plus que de légères critiques. Persévérez donc dans la voie où vous marchez avec tant de courage et d'habileté, et, malgré les obstacles nombreux que vous avez à surmonter, vous réussirez, et vous aurez rendu un grand service aux amateurs de musique en Canada. Surtout, soyez sévère pour le choix de la musique, et donnez le plus possible du classique, ou des extraits des œuvres modernes dignes de figurer à côté des grands maîtres.

Paris est peut-être, après Rome, la ville où les cérémonies catholiques se font avec le plus de pompe, et attirent le plus grand nombre de fidèles. C'est vous dire que les cérémonies de la fête de Noël ont été magnifiquement célébrées dans toutes les églises de la grande capitale, où tant de bien se rencontre à côté de tant de mal; où tant de croyants coudoient tant d'incrédules.

Les différentes maîtrises, dirigées toutes par des musiciens de grande science, ont exécuté les plus beaux morceaux de leurs chants sacrés, ajoutant ainsi à la splendeur de notre culte, et contribuant aussi à l'édification des fidèles, car, selon Mgr Gerbet: "C'est sous la forme de la musique que la religion nous représente l'état supérieur de la parole dans le monde futur. Le chant est l'élan de la voix humaine vers le mode céleste de l'expression de la pensée."

Les maîtrises rendent de grands services à l'art; ce sont elles qui ont formé un grand nombre de nos plus illustres compositeurs et de nos plus grands chanteurs. Notre maître, Gounod, vient d'écrire à ce sujet un article très savant, appelé à faire une grande sensation. Tâchez d'en citer un extrait; vous ne pourrez publier rien de plus intéressant.

Je vous parlerai beaucoup des concerts—concerts du Conservatoire et populaires—dans cette lettre; c'est que c'est là où l'on entend la meilleure musique.

Les concerts du Conservatoire ont retrouvé leur public habituel, public un peu froid, un peu réservé, mais bon appréciateur et grand connaisseur. On y a exécuté, avec cette perfection inimitable, le délicieux poème symphonique de Saint-Saëns: *La Lyre et la Harpe*, œuvre remplie de charme, et relevée par des harmonies neuves et une orchestration très soignée. A citer: le chœur du commencement, l'air du ténor, d'un beau style, et le duo de contralto et ténor: *L'amour divin défend*.

Au concert Padeloup, salle pleine, comme d'habitude; pleine à refuser du monde, et remarquez que six mille personnes peuvent s'y placer. Cette année, M. Padeloup a eu l'excellente idée de donner successivement les huit premières symphonies de Beethoven dans leur ordre chronolo-

gique. On peut suivre ainsi les transformations de son style.

J'ai assisté à la 3^{ème} symphonie héroïque, composée en l'honneur de Bonaparte, premier consul. Quand Bonaparte se fit proclamer empereur, Beethoven, indigné, en arracha le titre, et le foula aux pieds. Plus tard, il remplaça la marche triomphale par une marche funèbre, et mit en épigraphe : " Pour rappeler le souvenir d'un grand homme."

C'est dans cette symphonie que le maître affirme sa personnalité, se dégageant complètement de Haydn et de Mozart. C'est une œuvre grandiose, pleine de majestueuses beautés et de sublimes inspirations, aussi profondément senties dans l'expression de la joie que dans celle de la douleur.

Le prélude de *Parsifal* n'a pas été mieux accueilli qu'aux autres auditions, tandis qu'on acclamait les fragments de la *Damnation de Faust*, qui terminait le concert.

L'exécution du *Manfred*, de Schumann, au concert Colonne, a produit des trépignements d'enthousiasme, et des bis si bruyants, que l'autorité a dû se montrer aux galeries supérieures, les places les moins chères.

Cette partition, écrite pour le *Manfred* de Byron, est l'une des plus belles du maître, car, outre ses qualités ordinaires, l'intime passion et le naturel des idées, la mise en œuvre instrumentale est de beaucoup supérieure à celle de ses autres ouvrages. L'ouverture et l'invocation d'Astarté sont des pages de la plus haute envergure ; les autres épisodes vous pénètrent et vous charment. Le chant des génies autour de Manfred, le quatuor de la malédiction des esprits, le chant religieux pour la mort du héros, émeuvent par leur puissance concentrée ; l'apparition du génie de l'air, le ranz des vaches, l'entracte, pénètrent par leur poésie vibrante. Voilà les morceaux les plus brillants de ce chef-d'œuvre, jailli de source, ingénieux et délicieux. Plusieurs morceaux ont été bissés et acclamés.

La seconde pièce de résistance était la *Symphonie fantastique* de Berlioz. Elle a été, comme toujours, applaudie et acclamée d'un bout à l'autre. Pauvre Berlioz ! si critiqué, si injurié même, de son vivant, comme le voilà vengé !

Il me reste bien peu de place pour vous parler de *Fédora*, la dernière pièce de Sardou, au Vaudeville, pièce qui fait déjà crier au plagiat. M. Belot lui reproche d'avoir des points de ressemblance par trop grands avec son *Drame de la rue de la Paix*, qui fut joué en 1868, et dont le principal rôle était tenu par Mme Sarah Bernhardt, alors débutante. Quoiqu'il en soit de l'accusation de M. Belot, il est bien étonnant que M. Sardou, avec son talent si réel, ait un si grand faible pour les *Pommes du voisin*.

Fédora n'est pas, à proprement parler, une pièce ; c'est un dialogue, un duo entre Mme Sarah Bernhardt et M. Berton ; elle est construite sur un fait divers ; elle devrait finir au troisième acte, mais elle empoigne le spectateur par le mouvement, par l'effroi, sans lui permettre de discuter ni d'analyser ses impressions.

Mme Sarah Bernhardt n'a joué ni mieux ni plus mal qu'à la Comédie Française ; elle a joué autrement, avec plus de fougue, moins d'art, et surtout plus de nerfs.

M. Berton, dont le père jouait le rôle analogue dans la pièce de M. Belot, a été remarquable de toutes manières.

Somme toute, succès pour le théâtre et les interprètes. Est-ce un succès de bon aloi ? Vous en demandez trop.

SYLVIO.

COMMUNICATION

MONTREAL, 20 janvier 1883.

Monsieur le Directeur,—

L'ALBUM MUSICAL est donc enfin parvenu, après des acheminements dont on ne saurait méconnaître la prudence, à offrir à ses lecteurs des compositions classiques et d'un style élevé. Les productions dans le genre Ludovic et consorts y deviennent heureusement de plus en plus rares, sans soulever, je crois, trop de récriminations, puisque la prospérité de l'ALBUM ne paraît pas en souffrir.

La dernière livraison est surtout remarquable par son choix de musique attrayante et distinguée : l'intéressante pièce pour orgue de J. S. Bach, le prélude de Thomas, la suite de l'oratorio de Saint-Saëns, et *L'Auberge*, de Schumann, voilà de quoi faire pardonner une *musiquette* dont une sorte de diplomatie pouvait entremêler le sommaire des premières livraisons, mais qu'on ne voit plus guère que dans les journaux de modes.

Epurer le goût en faisant connaître les plus belles pages des grands maîtres, doit être l'une des fins principales d'une publication de ce genre. Que les éditeurs de l'ALBUM persévèrent dans cette noble entreprise, et ils auront bien mérité de l'art musical et des amateurs intelligents.

A propos de la musique de Bach, vous regrettez à bon droit que tous les orgues ne possèdent pas, pour exécuter ces compositions, des pédaliers complets. Plusieurs instruments, en effet, n'ont un pédalier que d'une octave et demie ; quelques-uns même commencent par G, c'est-à-dire n'ont qu'un *ravalement*, avec omission du *sol* dièse.

A quoi bon tous les timbres imaginables si le mécanisme de l'orgue est tellement restreint, ou disposé de telle sorte, qu'il rende impossible l'exécution des œuvres écrites pour l'instrument.

Si tous les organistes avaient étudié l'orgue, on verrait peut-être moins de pédaliers de dix-huit ou vingt notes, et en général moins de ces jeux inutiles et coûteux pour lesquels on sacrifie des ressources mécaniques essentielles. C'est moins au facteur qu'il faut s'en prendre qu'à l'ignorance de la véritable musique d'orgue.

Votre, etc.,

R. OCTAVE PELLETIER.

M. Max Strakosch est entré en négociations avec Mlle Julia Gaylord, la charmante cantatrice américaine qui a été la prima donna de Carl Rosa pendant ces cinq dernières années.

LES MAITRISES

On s'occupe beaucoup en France, actuellement, de la question des maîtrises, qui a bien son actualité aussi à Montréal. La majorité républicaine du Sénat vient de retrancher aux maîtrises les subventions qu'elles recevaient, tout comme les théâtres. Cette décision a provoqué de vives protestations, dont la plus énergique est venue du grand ouïdi, l'une des gloires de l'école française.

Dans une lettre rendue publique, Gounod représente qu'il s'agit de l'avenir même de la musique en France, et pose ces deux principes : que tout ce qu'il y a eu de grands musiciens a été formé par les maîtrises, ou par l'esprit des maîtrises ; que supprimer les maîtrises, c'est prendre le plus sûr moyen de ruiner l'éducation musicale sérieuse et véritable en France :

Puis il poursuit en ces termes :

Le moyen-âge, d'abord, est là tout entier pour répondre : l'Orient et l'Occident sont unanimes ; les cathédrales sont l'œuvre de l'architecture et de la musique.

A la Renaissance, l'Angleterre, les Flandres, l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Italie enfantent des légions innombrables de musiciens célèbres, tous consacrés à la glorification de l'art religieux auquel ils ont donné des chefs-d'œuvre. Il suffit de rappeler, entre autres, les noms de Palestrina en Italie, de Vittoria en Espagne, d'Orlando de Lassus en France, de Tallis en Angleterre, sous Elizabeth, de Jean Certon, de Claude Gondimel, de Clément Jannequin, de Joseph des Prés, et tant d'autres.

Plus tard, Sébastien Bach, ce colosse sur lequel repose toute la musique des temps modernes ; Haendel, le géant de l'oratorio en Angleterre.

Plus près de nous encore, en Italie, Marcello, Cléon, Pergolèse, Posdorati, le maître du grand Haydn.

De nos jours enfin, l'abbé Vogler, le maître de Weber et de Meyerbeer.

J'en passe, et des meilleurs.

Et ce qui est vrai pour les musiciens compositeurs l'est également pour les chanteurs. L'art du chant est sorti des maîtrises : Lablache, Faure, ont été enfants de chœur. Il faut être complètement étranger à l'art du chant pour méconnaître la cause d'un tel résultat. Cette cause est la connaissance et la pratique du plain-chant.

Gounod appelle le plain-chant la "clef de la plus haute et de la plus féconde initiation à la science de l'harmonie et à l'ampleur de la mélodie ;" et pour ce qui concerne les ressources et l'étendue de l'harmonie dans le domaine de la composition, il cite les œuvres impérissables de Palestrina, et de Sébastien Bach, "ces deux grands docteurs."

Il y a plus, ajoute-t-il avec une éloquence véritable : "je ne sache pas une œuvre sortie du cerveau d'un grand maître qui puisse affronter le parallèle avec la majesté redoutable des chants sublimes que nous entendons chaque jour dans nos temples, pendant les cérémonies funèbres, le *Dies ira* et le *De profundis*; rien n'atteint à cette hauteur ni à cette puissance d'expression et d'impression."

Le maître conclut en disant qu'il faut défendre et sauver la cause des maîtrises, "sous peine d'assister au déclin et à la ruine du grand art en musique."

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous pardonner si le numéro de Janvier est un peu en retard. On remarquera que nous donnons aujourd'hui huit pages de texte au lieu de quatre, et c'est là notre excuse. Dorénavant, l'ALBUM MUSICAL paraîtra entre le 15 et le 20 de chaque mois.

L'ADMINISTRATION.

HERZ EN AMERIQUE

Henri Herz, dans sa tournée d'Amérique, donnait un jour un concert à la Nouvelle-Orléans et avait annoncé un morceau à seize pianistes. "Ce concert, dit le spirituel artiste, fut marqué par un petit événement qui mérite d'être rapporté."

Au moment de donner le signal pour l'attaque de l'introduction du morceau, toutes les dames exécutantes étant assises deux par deux à chaque piano, je m'aperçus qu'une des pianistes avait fait faux bond.

C'était bien moins les doigts de la pianiste que je regrettais en elle que la femme élégamment vêtue dont l'absence allait blesser tous les yeux par le défaut de symétrie.

Comment faire? Aux grands maux les grands remèdes, dit le proverbe, et l'on va voir à quel grand remède j'eus recours pour combattre un si grand mal.

Je jetai un coup d'œil dans la salle, et ayant avisé dans une loge une dame en toilette de bal et que j'avais eu l'occasion de voir dans une soirée particulière, j'allai hardiment à elle.

—Madame, lui dis-je, il m'arrive le plus fâcheux des contre-temps, et je suis perdu si vous ne me sauvez.

—Vous sauver, monsieur, dit-elle, comment?

—En prenant la place de la pianiste qui nous fait défaut en ce moment.

—Y pensez-vous, monsieur? je ne suis point pianiste.

—Qu'importe, quand on est bonne musicienne.

—Mais je ne suis pas musicienne du tout.

—Ah! vraiment! en êtes-vous bien sûre?

—Je vous le jure.

—N'importe; vous pouvez, ne jouant pas du piano et n'ayant aucune notion de musique, remplacer avec d'autant plus d'avantage la pianiste absente.

—Vous voulez rire, monsieur.

—Je parle sérieusement, madame.

—Et que voulez-vous que je fasse au piano, ne sachant pas en jouer?

—Rien du tout.

—Je ne vous comprends pas.

—C'est bien simple : vous promenez vos mains sur l'instrument, gracieusement, comme vous faites toute chose, en effleurant les touches sans jamais vous y arrêter. On croira vous entendre et on vous verra, ce qui est le principal en pareille circonstance. Vous réunirez ainsi tous les avantages, car de cette manière vous ne serez point exposée à blesser l'œil, comme tant d'autres pianistes, trop pianistes, et vous êtes assurée de flatter tous les regards. Il y a aussi une musique pour les yeux, et dans ce genre de musique, vous êtes virtuose, madame.

—Monsieur, ce que vous exigez de moi est tout simplement impossible.

—Dites, madame, que rien, au contraire, n'est plus facile.

—Je serai ridicule.

—Voilà, madame, la seule chose qui vous soit réellement impossible.

—Si du moins j'avais quelques notions de musique.

—Alors, vous seriez peut-être à craindre, tandis que...

—Mais que diront mes amis?

—Ils diront que vous vous êtes dévouée pour les pauvres et que vous m'avez sauvé d'un grand embarras.

—Et si ensuite on me demande de jouer du piano?

—Vous répondrez que vous ne savez rien par cœur.

—Et si on me présente de la musique?

—Vous direz que vous ne jouez que des morceaux écrits pour seize pianistes, ni plus ni moins.

—On peut donc dire cela?

—On peut tout dire, madame... Mais le temps presse et le public peut s'impatienter.

—Mon Dieu! j'ai peur de me tromper, quoique n'ayant rien à faire.

—Vous êtes, en vérité, trop modeste, madame.

—Ah ! si je cède, croyez le bien, ce n'est pas pour le vain plaisir de briller et de recevoir les hommages de la foule, mais uniquement pour vous être agréable et venir en aide aux malheureux.

—Madame, je vous baise les mains.

Et cette aimable femme prit place au piano à côté d'une dame qui, la croyant pianiste, ne fut pas peu surprise de son exécution muette. Elle fit les choses on ne peut plus consciencieusement, et promenait ses mains sur le clavier avec la rapidité de l'hirondelle frôlant la terre.

Mais lorsqu'une pause commandait une suspension générale, elle continuait seule, avec un zèle des plus louables, à faire semblant de jouer : ce qui intrigua un certain nombre d'auditeurs, très étonnés de voir cette pantomime sans entendre un seul son.

Bref, tout se passa à merveille. Les seize habiles pianistes, y compris celle qui ne jouait pas du tout du piano, reparurent à la fin de la séance pour recevoir les félicitations du public et se partager les bouquets dont l'enthousiasme des galants dilettanti avait jonché la scène du théâtre où eut lieu ce concert.

HENRI HERZ.

NOS REPRODUCTIONS

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs deux morceaux de piano. Le premier est une gigue de Hündel que l'on ne saurait trop soigner. La gigue est une ancienne danse qui comportait un mouvement relativement lent, on ne devra donc pas jouer le morceau trop vite. De plus, on devra s'appliquer à bien faire sentir le *mordant* qui se trouve aux première, septième, dixième, vingt-neuvième et trente-et-unième mesures. Le *mordant* est l'inverse du *trille* ; l'exécutant doit prendre la note en dessous, c'est-à-dire faire entendre la note inférieure au lieu de la note supérieure, comme c'est le cas pour le *trille*. Le signe du *mordant* n'existe pas dans les caractères typographiques ; voilà pourquoi nous avons été obligés de l'indiquer par le signe du *gruppetto*.

Notre second morceau est le premier mouvement de la sonate No. 7 de Haydn. On devra s'appliquer à bien détacher la mélodie et à la faire ressortir. Une grande délicatesse et une grande netteté sont indispensables à l'exécution de ce chef-d'œuvre.

Le prélude pour orgue de Mendelssohn est remarquable à cause du sentiment religieux qui y domine.

Caricassonne est sans contredit ce que Nadaud a fait de mieux dans le genre, surtout comme paroles.

La romance est tirée d'un opéra comique en trois actes : *Madame Favart*, d'Offenbach. C'est une délicieuse mélodie, que tout le monde pourra chanter, car elle n'est pas excessivement difficile. Avec ces deux couplets Dudley a obtenu beaucoup de succès l'hiver dernier.

REVUE MENSUELLE

La grande fête de Noël, si chère à tous les catholiques, a été célébrée partout avec beaucoup d'éclat. Toutes nos églises étaient ornées avec un goût exquis et les différents chœurs ont rivalisé à qui remporterait la palme dans le choix de la musique destinée à rehausser l'éclat des cérémonies.

Nous n'avons malheureusement pas l'espace nécessaire pour donner ici une appréciation des messes qui ont été chantées ; qu'il nous suffise de dire qu'à part deux ou trois exceptions, les différentes exécutions ont été convenables.

La petite ville de St. Jean n'a pas voulu rester en arrière et à l'occasion de la fête de Noël, l'Orphéon, sous la direction de M. R. Hamel, a donné, avec beaucoup de succès, nous dit-on, la messe de Kalliwoda.

Cette même messe a été chantée à Trois-Rivières par la société Ste. Cécile qui, sous la direction de son habile chef, M. N. Marchand, fait de nouveaux progrès tous les jours.

* *

Mme Albani (Emma Lajeunesse), est arrivée à New-York, vendredi le 12 janvier et s'est fait entendre le samedi suivant dans un concert. Un immense auditoire se pressait dans la salle et la diva fut accueillie avec un enthousiasme indescriptible.

Malgré la fatigue du voyage, elle chanta avec beaucoup de succès : "Casta Diva" un extrait de la "Création" et deux chansons allemandes, l'une de Rubinstein "Es blinkt der Thau" et l'autre de Brahms, "Weigenlied". Comme rappel elle donna la fameuse ballade écossaise "Robin Adair." Les journaux de New-York nous informent qu'on a lancé tant de bouquets à la fameuse cantatrice que la scène était littéralement jonchée de fleurs.

* *

Maurice Dengremont a joué dernièrement à Paris aux concerts Padeloup. Son immense talent se développe de jour en jour, et il a exécuté le concerto pour violon de Max Buch avec beaucoup de sentiment et une méthode parfaite.

* *

Le fameux ténor Michot, qui a créé le rôle de "Vasco di Gama" dans l'Africaine, lors des premières représentations de cet opéra à Paris, est maintenant réduit à chanter dans un café-concert de deuxième ordre sur les boulevards.

* *

Pauline Lucca vient d'obtenir un grand succès à Berlin.

* *

Théodore Thomas, de Boston, a intenté une action contre J. G. Lennon pour l'empêcher d'exécuter l'oratorio de Gounod, "La Rédemption." Il soutient qu'il est le seul propriétaire de cette partition et qu'il a obtenu de l'auteur le droit de la faire chanter à Boston.

* *

On raconte que la semaine dernière, Mme Nilsson, cédant enfin aux obsessions d'une personne qui voulait absolument avoir son autographe, prit l'album que lui présentait cette personne et se mit à le feuilleter. En jetant les yeux sur la dernière page, elle lut ce qui suit : "Last, but not least. Adélina Patti." Saisissant une plume, elle écrivit immédiatement en regard, sur le côté blanc du couvert : "Last and least. Christine Nilsson Rouzeaud."

* *

Un compositeur allemand vient de publier une œuvre qui porte pour titre *Polka des Œufs*. Le but de l'auteur est éminemment pratique, comme on va le voir. Sur le dos de cette production originale, l'excéntrique musicien a fait imprimer les mots suivants : "Placez sur votre piano le polka ouvert à la première page, puis jetez un œuf dans une casserole remplie d'eau bouillante, placez la casserole sur le feu et commencez à jouer le polka avec le véritable mouvement indiqué au métronome. Quand vous aurez joué la dernière mesure votre œuf sera cuit à point, si vous ne l'aimez pas trop dur. Si vous tenez à ce que le jaune et le blanc de l'œuf soient également cuits, vous n'avez qu'à jouer le polka *Andante maestoso*. Vous obtiendrez l'effet contraire en le jouant *Allégo vivace*."

Il n'y avait qu'un Prussien pour avoir des idées semblables et il ne us est impossible de recommander le procédé à nos cuisinières canadiennes.

* *

Le conservatoire de musique de Milan a eu, l'année dernière, 217 élèves, dont 116 hommes et 101 femmes.

Feuilleton de "l'Album Musical"

JANVIER 1883.—No. I

L'ABBE CONSTANTIN

PREMIÈRE PARTIE

I

D'un pas encrre vaillant et ferme, un vieux prêtre marchait sur la route poussiéreuse, en plein soleil. Il y avait déjà plus de trente ans que l'abbé Constantin était curé de ce petit village qui dormait, là, dans la plaine, au bord d'un mince cours d'eau appelé la Lizotte

L'abbé Constantin, depuis un quart-d'heure, longeait le mur du château de Longueval ; il arriva devant la grille d'entrée, qui s'appuyait, haute et massive, sur deux lourds piliers de vieilles pierres brunies et rougies par le temps. Le curé s'arrêta et tristement regarda deux immenses affiches bleues placardées sur les piliers.

Ces affiches annonçaient que, le mercredi, 18 mai 1881, à une heure de relevée, aurait lieu à l'audience des criées du tribunal civil de Souvigny, la vente du domaine de Longueval, divisé en quatre lots :

1. Le château de Longueval et ses dépendances, belles pièces d'eau, vastes communs, plus de cent cinquante hectares entièrement clos de murs, et traversés par la rivière de la Lizotte. Mise à prix : six cent mille francs.

2. La ferme de Blanche-Couronne, trois cents hectares, mise à prix : cinq cent mille francs ;

3. La ferme de la Rozeraie, deux cent cinquante hectares, mise à prix : quatre cent mille francs ;

4. La futaie et les bois de la Mionne, d'une contenance de quatre cent cinquante hectares, mise à prix : cinq cent cinquante mille francs.

Et ces quatre chiffres additionnés au bas de l'affiche donnaient la respectable somme de deux millions cinquante mille francs.

Ainsi il allait être divisé ce magnifique domaine qui, depuis deux siècles, échappant au morcellement, avait toujours été transmis intact, de père en fils dans la famille des Longueval. L'affiche annonçait bien que, après l'adjudication provisoire des quatre lots, il y aurait faculté de réunion et mise en adjudication du domaine tout entier ; mais c'était un bien gros morceau et, selon toute apparence, aucun acheteur ne se présenterait.

La marquise de Longueval était morte, six mois auparavant ; en 1873, elle avait perdu son fils unique, Robert de Longueval ; les trois héritiers étaient les petits enfants de la marquise, Pierre, Hélène et Camille. On avait dû mettre le domaine en vente, Hélène et Camille étant mineures. Pierre, un jeune homme de vingt-trois ans, avait fait des folies, était à moitié ruiné, ne pouvait songer à racheter Longueval.

Il était midi. Dans une heure, il aurait un nouveau maître, le château de Longueval. Et ce maître, qui serait-il ? Quelle femme, dans le grand salon tout entouré de vieilles tapisseries, prendrait, au coin de la cheminée, la place de la marquise, la vieille amie du pauvre curé de campagne ? C'était elle qui avait relevé l'église du village ; c'était elle qui se chargeait de l'approvisionnement et de l'entretien de la pharmacie tenue au presbytère par Pauline, la servante

du curé ; c'était elle qui, deux fois par semaine, dans son grand landau tout encombré de petits vêtements d'enfants et de gros jupons de laine, venait prendre l'abbé Constantin et faisait avec lui ce qu'elle appelait "la chasse aux pauvres."

Il reprit sa marche en pensant à tout cela, le vieux prêtre... Puis, il pensait aussi, — les plus grands saints ont eu leurs petites faiblesses, — il pensait aussi à ses chères habitudes de trente années brusquement interrompues. Tous les jeudis et tous les dimanches, il dinait au château... Comme il était gâté, choyé, câliné !... La petite Camille, — elle avait huit ans, — venait s'asseoir sur ses genoux et lui disait :

— Vous savez, monsieur le curé, c'est dans votre église que je veux me marier, et bonne maman enverra des fleurs tout plein, tout plein l'église... plus que pour le mois de Marie. Ce sera comme un grand jardin tout blanc, tout blanc, tout blanc !

Le mois de Marie !... C'était alors le mois de Marie ; l'autel, autrefois, à cette époque-là, disparaissait sous les fleurs apportées des serres du château. Cette année, sur l'autel, rien que quelques pauvres bouquets de muguet et de lilas blanc, dans des vases de porcelaine dorée. Autrefois, tous les dimanches à la grand-messe et tous les soirs pendant le mois de Marie, Mlle Hébert, la lectrice de Mlle de Longueval, venait tenir le petit harmonium donné par la marquise... Aujourd'hui, le pauvre harmonium, réduit au silence, n'accompagnait plus la voix des chantes et les cantiques des enfants. Mlle Marbeau, la directrice de la poste, était un peu musicienne et de bien bon cœur aurait pris la place de Mlle Hébert... mais elle n'osait pas, elle avait peur d'être notée comme cléricale et d'être dénoncée par le maire, qui était libre-penseur. Cela aurait pu nuire à son avancement.

Le mur du parc venait de finir, de ce parc dont tous les détours étaient familiers au vieux curé. La route suivait maintenant les bords de la Lizotte et de l'autre côté de la petite rivière s'étendaient les prairies des deux fermes ;... puis au-delà s'élevait la haute futaie de la Mionne. Morcelé, le domaine allait être morcelé !... Cette pensée déchirait le cœur du pauvre prêtre. Pour lui, tout cela, depuis trente ans, tenait ensemble, faisait corps. C'était un peu son bien, sa chose, cette grande propriété. Il se sentait chez lui sur les terres de Longueval. Il lui était arrivé plus d'une fois de s'arrêter complaisamment devant quelque immense champ de blé, d'arracher un épi, de l'égrener et de se dire :

— Allons ! le grain est beau, bien ferme et bien nourri. Nous aurons cette année une bonne récolte.

Et joyeusement, il reprenait sa route à travers ses champs, ses herbages et ses prairies. Bref, par toutes les choses de sa vie, par toutes ses habitudes, tous ses souvenirs, il tenait à ce domaine dont la dernière heure était venue.

L'abbé apercevait au loin la ferme de Blanche-Couronne ; les toitures en briques rouges se détachaient sur la verdure de la futaie. Là encore le curé se trouvait chez lui. Bernard, le fermier de la marquise, était son ami, et lorsque le vieux prêtre s'était attardé dans ses visites aux pauvres et aux malades, lorsque, le soleil se rapprochant de l'horizon, l'abbé se sentait un peu de fatigue dans les jambes et des tiraillements dans l'estomac, il s'arrêtait, soupa chez Bernard, se régala d'un bon fricot de lard et de pommes de terre, vidait son pichet de cidre ; puis, après le souper, le fermier attelait sa vieille jument noire à son petit cabriolet et reconduisait le curé à Longueval. Tout le long de la route, ils bavardaient et se disputaient. Le curé reprochait au fermier de ne pas venir à la messe, et celui-ci de répondre :

— La femme et les filles y vont pour moi... Vous savez bien, monsieur le curé, c'est comme ça chez nous. Les

femmes ont de la religion pour les hommes. Elles nous feront ouvrir les portes du paradis.

Et malicieusement il ajoutait, en allongeant un petit coup de fouet à la jument noire :

—S'il y en a un !

Le vieux curé bondissait dans le vieux cabriolet.

—Comment ! s'il y en a un ! mais certainement qu'il y en a un !

—Alors, vous y serez, monsieur le curé. Vous dites que ce n'est pas sûr... et moi je vous dis que si... Vous y serez ! vous y serez ! à la porte, guettant vos paroissiens, et continuant à vous occuper de nos petites affaires... Et vous direz à saint Pierre, ... car c'est bien saint Pierre, n'est-ce pas, qui tient les clés du paradis ?

—Oui, c'est saint Pierre.

—Eh bien ! vous lui direz, à saint Pierre, s'il veut me fermer la porte au nez, sous prétexte que je n'allais pas à la messe, vous lui direz : "Bah ! laissez-le passer tout de même... C'est Bernard, un des fermiers de Mme la marquise, un brave homme. Il était du conseil municipal, et il a voté pour le maintien des sœurs qu'on voulait renvoyer de l'école." Ça touchera saint Pierre, qui répondra : "Eh bien ! allons, passez, Bernard, mais c'est bien pour faire plaisir à M. le curé." Car vous serez encore curé là-haut, et curé de Longueval. Ce serait trop triste pour vous, le paradis, si ça vous empêchait de rester curé de Longueval.

Curé de Longueval, oui, toute sa vie il n'avait été que cela, n'avait jamais rêvé autre chose et n'avait jamais voulu autre chose. A trois ou quatre reprises on lui avait proposé de grosses cures de canton, d'un bon rapport, avec un ou deux vicaires. Il avait refusé. Il aimait sa petite église, son petit village, son petit presbytère. Il était là, seul, tranquille, faisant tout lui-même ; toujours par voies et par chemins, sous le soleil et sous la pluie, sous le vent et sous la grêle. Son corps s'était endurci à la fatigue, mais son âme était restée douce et tendre.

Il vivait dans son presbytère, grande maison de paysan qui n'était séparée de l'église que par le cimetière. Quand le curé montait à l'échelle, pour palisser ses poiriers et ses pêchers, par dessus la crête du mur il apercevait les tombes sur lesquelles il avait dit les dernières prières et jeté les premières pelletées de terre. Alors, tout en faisant sa besogne de jardinier, il disait mentalement une petite oraison pour le salut de ceux de ses morts qui l'inquiétaient et qui pouvaient être retenus dans le purgatoire. Il avait une foi naïve et tranquille.

Mais, parmi ces tombes, il y en avait une qui, plus souvent que les autres, avait sa visite et ses prières. C'était la tombe de son vieil ami, le docteur Reynaud, mort entre ses bras en 1871, et dans quelles circonstances ! Le docteur était comme Bernard, jamais il n'allait à la messe et jamais il n'allait à confesse ; mais il était si bon, si charitable, si compatissant à ceux qui souffraient ? C'était la grande préoccupation, la grande inquiétude du curé. Son ami Reynaud, où était-il ? Puis il se rappelait la noble vie du vieux médecin de campagne, toute de courage et d'abnégation, il se rappelait sa mort, surtout sa mort, et il se disait :

—Au paradis ! il ne peut être qu'au paradis ! Le bon Dieu lui a peut-être fait faire un peu de purgatoire... pour la forme... mais il a dû l'en retirer au bout de cinq minutes.

Voilà tout ce qui passait par la tête du vieux curé pendant qu'il continuait sa route vers Souvigny. Il s'en allait à la ville, chez l'avoué de la marquise, pour connaître le résultat de la vente, pour savoir quels étaient les nouveaux maîtres de Longueval. L'abbé avait encore un kilomètre à parcourir, avant d'atteindre les premières maisons de Souvigny ; il suivait le mur du parc de Lavardens, quand il entendit au-dessus de sa tête des voix qui l'appelaient :

—Monsieur le curé ! monsieur le curé !

En cet endroit, bordant le mur, une longue allée de tilleuls faisait terrasse, et l'abbé, en levant la tête, aperçut Mme de Lavardens et son fils Paul.

—Où allez vous, monsieur le curé ? demanda la comtesse.

—A Souvigny, au tribunal, pour savoir...

—Restez ici... M. de Larnac doit venir, après la vente, me dire le résultat.

L'abbé Constantin monta sur la terrasse.

Gertrude de Lannilis, comtesse de Lavardens, avait été très malheureuse. A dix-huit ans, elle fit une folie, la seule de sa vie, mais irréparable. Elle épousa, par amour, dans un élan d'enthousiasme et d'exaltation, M. de Lavardens, un des hommes les plus séduisants et les plus spirituels de ce temps. Lui ne l'aimait pas, ne se mariait que par nécessité ; il avait dévoré jusqu'au dernier sou sa fortune patrimoniale et, depuis deux ou trois années, ne se soutenait dans le monde que par des expédients. Mlle de Lannilis savait tout cela, et ne se faisait à cet égard aucune illusion, mais elle se disait : "Je l'aimerai tant qu'il finira par m'aimer."

De là tous ses malheurs. Son existence aurait été tolérable, si elle n'avait pas tant aimé son mari, mais elle l'aimait trop. Elle ne réussit qu'à le fatiguer de ses obsessions et de ses tendresses. Il reprit et continua sa vie d'autrefois, qui était fort désordonnée. Quinze années se passèrent ainsi dans un long martyre, supporté par Mme de Lavardens avec toute l'apparence d'une impassible résignation ; résignation qui n'était pas dans son cœur. Rien ne put la distraire ni la guérir de cet amour qui la déchirait.

M. de Lavardens mourut en 1869 ; il laissait un fils âgé de quatorze ans et chez lequel se montraient déjà tous les défauts et toutes les qualités de son père. Sans être beaucoup compromise, la fortune de Mme de Lavardens se trouvait un peu ébranlée et un peu diminuée. Mme de Lavardens vendit l'hôtel de Paris, se retira à la campagne, vécut avec beaucoup d'ordre et d'économie, se consacrant toute entière à l'éducation de son fils.

Mais là encore les chagrins et les tristesses l'attendaient. Paul de Lavardens était intelligent, aimable et bon, mais absolument rebelle à toute contrainte et à tout travail. Il désespéra les trois ou quatre précepteurs qui vainement s'efforcèrent de lui faire entrer quelque chose de sérieux dans la tête, se présenta à Saint-Cyr, ne fut pas admis, et commença par dévorer, à Paris, le plus rapidement du monde, et le plus follement, deux ou trois cent mille francs.

Cela fait, il s'engagea au premier régiment de chasseurs d'Afrique, eut la chance de faire, pour ses débuts, partie d'une petite colonne expéditionnaire dans le Sahara, se conduisit bravement, devint très rapidement maréchal de logis, et, au bout de trois années, allait être nommé sous-lieutenant, quand il s'amouracha d'une jeune personne qui jouait la *Fille de Mme Angot* au théâtre d'Alger. Paul avait fini son temps, il quitta le service et revint à Paris, où il vécut de la brillante et misérable existence des désœuvrés. Mais il ne passait à Paris que trois ou quatre mois. Sa mère lui faisait une pension de trente mille francs, et lui avait déclaré que jamais, elle vivante, il n'aurait un sou de plus avant son mariage. Il connaissait sa mère et savait qu'il fallait tenir ses paroles pour choses sérieuses. Aussi, voulant faire bonne figure à Paris, et y mener joyeuse vie, dépensait-il ses trente mille francs entre les mois de mars et de mai, puis revenait docilement se mettre au vert à Lavardens, chassant, pêchant et montant à cheval avec les officiers du régiment d'artillerie qui tenait garnison à Souvigny.

Dès que le curé fut en présence de Mme de Lavardens :

—Je puis, lui dit-elle, sans attendre l'arrivée de M. de Larnac, vous dire les noms des acquéreurs de Longueval. Je suis absolument tranquille et ne mets pas en doute le succès de notre combinaison. Pour ne pas nous

-ment la guerre, nous nous sommes mis d'accord, mon voisin M. de Larnac, M. Gallard, un gros banquier de Paris, et moi. M. de Larnac aura la Mionne; M. Gallard, le château et Blanche-Couronne; moi, la Rozeraie. Je vous connais, monsieur le curé, vous devez être inquiet pour vos pauvres. Rassurez-vous. Ces Gallard sont très riches et vous donneront beaucoup d'argent.

En ce moment une voiture parut au loin sur la route, dans un nuage de poussière.

—Voici M. de Larnac, s'écria Paul. Je reconnais ses poneys.

Tous les trois, en hâte, descendant de la terrasse, retournèrent au château. Ils y arrivèrent au moment où la voiture s'arrêtait devant le perron.

—Eh bien? demanda madame de Lavardens.

—Eh bien! répondit M. de Larnac, nous n'avons rien.

—Comment! rien? demanda Mme de Lavardens, fort pâle et fort émue.

—Rien, rien, absolument rien, ni les uns ni les autres.

Et M. de Larnac, sautant en bas de la voiture, raconta ce qui venait de se passer à l'audience des criées du tribunal de Souvigny.

—Tout, dit-il, a d'abord marché comme sur des roulettes. Le château est adjugé à M. Gallard pour six cent cinquante mille francs. Pas de compétiteur... Une enchère de cinquante francs avait suffi. En revanche, petite bataille pour Blanche-Couronne. Les enchères s'élevèrent de cinq cent mille à cinq cent vingt mille francs, et encore la victoire à M. Gallard. Nouvelle bataille et plus vive pour la Rozeraie; elle vous est enfin adjugée, madame, pour quatre cent cinquante-cinq mille francs... et moi j'enlève sans concurrence la forêt de la Mionne avec une surenchère de cent francs. Tout paraissait fini; on était déjà debout dans l'assistance; on entourait nos avoués pour savoir le nom des acquéreurs. Cependant M. Brazier, le juge chargé de la vente, réclame le silence, et l'huissier met en vente les quatre lots réunis à deux millions cent cinquante ou soixante mille francs, je ne sais plus au juste. Un murmure ironique circule dans l'auditoire. De tous côtés on entendait dire: "Personne, allez, il n'y aura personne..." Mais le petit Gibert, l'avoué, qui était assis au premier rang, et qui, jusque là, n'avait pas donné signe de vie, se lève et dit tranquillement: "J'ai acquéreur pour les quatre lots réunis à deux millions deux cent mille francs." Ce fut comme un coup de foudre! Une grande clameur suivie bientôt d'un grand silence. La salle était pleine de fermiers et de cultivateurs des environs. Tant d'argent pour de la terre, cela les jetait dans une sorte de terreur respectueuse. Cependant M. Gallard se pencha vers Sandrier, l'avoué qui avait porté ses enchères... La lutte s'engage entre Gibert et Sandrier... On arrive à deux millions cinq cent mille francs... Court moment d'hésitation chez M. Gallard... Il continue jusqu'à trois millions... Là il s'arrête et le domaine est adjugé à Gibert... On se jette sur lui, en l'entoure, on l'écrase... "Le nom, le nom de l'acquéreur?—C'est une américaine, répond Gibert, Mme Scott,"

—Mme Scott! s'écria Paul de Lavardens.

—Tu la connais? demanda Mme de Lavardens.

—Si je la connais!... si je la!... Pas du tout... Mais j'étais au bal chez elle, il y a six semaines.

—Au bal chez elle!... et tu ne la connais pas!... Quelle sorte de femme est-ce donc?

—Ravissante, délicieuse, une merveille!

—Et il y a un M. Scott?

—Certainement, un grand blond. Il était à son bal... On m'a montré... Il saluait au hasard, de droite et de gauche. Il ne s'amusait guère, je vous en réponds... Il nous regardait et il avait l'air de se dire: "Qu'est-ce que c'est qui se croise ces gens-là?... Qu'est-ce qu'ils viennent faire la pharmacie

chez moi?" Nous venions voir Mme Scott, et miss Percival, la sœur de Mme Scott... Et ça en valait la peine.

—Ces Scott, dit Mme de Lavardens en s'adressant à M. de Larnac, est-ce que vous les connaissez?

—Oui, madame, je les connais. M. Scott est un Américain colossalement riche, qui est venu s'installer à Paris l'année dernière. Dès que ce nom a été prononcé, j'ai compris que la victoire n'avait jamais été indécise. Gallard était battu d'avance. Les Scott ont commencé par acheter à Paris un hôtel de deux millions, du côté du parc Monceau.

—Oui, rue Murillo, dit Paul, puisque je vous dis que je suis allé au bal chez eux; c'était...

—Laisse donc parler M. de Larnac. Tu nous la raconteras tout à l'heure, l'histoire de ton bal chez Mme Scott.

—Voilà donc mes américaines installées à Paris, continua M. de Larnac, et la pluie d'or a commencé. De vrais parvenus s'amusant à jeter follement l'argent par les fenêtres. Cette grande fortune, on le dit, est toute récente; on raconte que Mme Scott, il y a une dizaine d'années, mendiait dans les rues de New-York.

—Elle a mendié!

—On le dit, madame. Puis elle s'est mariée avec ce Scott, le fils d'un banquier de New-York... et, tout d'un coup, un procès gagné leur a mis entre les mains, non pas des millions, mais des dizaines de millions. Ils ont quelque part en Amérique une mine d'argent, mais une mine sérieuse, une mine d'argent... dans laquelle il y a de l'argent... Ah! vous allez voir quel luxe va éclater à Longueval! Nous aurons tous l'air de pauvres dans le pays. On prétend qu'ils ont cent mille francs à dépenser par jour.

—Voilà nos voisins! s'écria Mme de Lavardens. Une aventurière! Et ce n'est rien, rien encore, une hérétique, monsieur l'abbé, une protestante!

Une hérétique! une protestante! Pauvre curé! c'était bien à cela que, tout de suite, il avait pensé en entendant ces mots: "une américaine, Mme Scott." La nouvelle châtelaine n'irait pas à la messe! Que lui importait qu'elle eût mendié! Que lui importait ses dizaines et ses dizaines de millions! Elle n'était pas catholique! Il ne baptiserait plus les enfants nés à Longueval, et la chapelle du château, où si souvent il avait dit la messe, allait être transformée en un temple protestant, qui entendrait la parole glaciale de quelque ministre calviniste ou luthérien.

Au milieu de tous ces gens consternés, désolés, seul, Paul de Lavardens paraissait radieux.

—Une ravissante hérétique, en tout cas, dit-il, et même s'il vous plaît, deux ravissantes hérétiques! il faut les voir, les deux sœurs, à cheval, au bois, avec deux petits grooms pas plus hauts que ça, par derrière...

—Allons, Paul, racontez-nous ce que tu sais, ce bal dont tu parlais... Comment es-tu allé au bal chez ces Américaines?

—Par le plus grand hasard!... Ma tante Valentine restait chez elle ce soir-là... J'arrive vers dix heures... et dame! ça n'est pas d'une gaieté folle, les mercredis de ma tante Valentine... J'étais là depuis vingt minutes quand j'aperçois Roger de Puymartin qui s'esquiva adroitement. Je le rattrape dans le vestibule. Je lui dis: "Rentrons ensemble.—Oh! je ne rentre pas.—Où vas-tu?—Au bal.—Chez qui?—Chez les Scott; veux-tu venir avec moi?—Mais je ne suis pas invité.—Moi non plus!—Comment! toi non plus?—Non, je vais prendre un de mes amis.—Et les connaît-il, les Scott, ton ami?—A peine, mais assez pour nous présenter tous les deux... Viens donc... Il n'y a rien de mieux à Paris pour le moment..." Et ma foi! je suis allé au bal... et j'ai vu Mme Scott... et j'espère bien la revoir, quand il y aura des bals à Longueval...

LUDOVIC HALÉVY.

(A continuer.)